

L'ORIGINE AMBIGUË DES ESPÈCES ARCHITECTURALES, 2013

Kristina Solomoukha & Paolo Codeluppi

Les Laboratoires d'Aubervilliers, Aubervilliers, France

Merci Daniel de nous avoir invité,
Merci Alexandra et toute l'équipe des Labos,
Et un grand merci à vous, d'être là malgré ce temps !

Ce soir nous allons vous présenter :

L'origine ambiguë des espèces architecturales

Quand Daniel m'a proposé de participer au projet de Manifeste, l'idée de la commande passée aux artistes ma beaucoup plu. Passer une commande aux artistes en temps normal soulève beaucoup de questions, mais passer une commande de manifeste, demander aux artistes d'écrire leurs propre manifeste ma paru franchement très drôle. Je ne sais pas pourquoi, mais ça ma rappelé l'histoire du peuple en lute, le slogan de Fidel Castro :

« Les principes ne sont pas négociables ».

Je m'imaginai une formidable société du progrès perpétuel dans laquelle des institutions artistiques révolutionnaires commanderaient aux artistes des manifestes !

Mais, tout de même, pour faire mon travail je n'ai pas vraiment besoin de manifeste. Peut être pour qu'il y est manifeste il faut une situation de crise, au moins d'échange, du dialogue, de la parole en somme.

Je m'en souviens que lors d'une de nos collaborations avec Elfi Turpin, il était question d'en écrire un.

Nous avons imaginé une exposition dans laquelle on présenterai un manifeste, (ou peut être était-ce une exposition en forme de manifeste, ou un manifeste en forme d'exposition?) peu importe, il était question de définir les conditions nécessaires pour qu'un travail artistique puisse voir le jour, le climat requis et le minimum vital pour que les choses prennent forme et soit rendu visible. Il était question de définir en partie ce territoire spécifique qui permet d'adresser le travail au public.

Cela tombe bien, actuellement nous travaillons sur plusieurs projets avec Paolo, on parle beaucoup, ses questions là surgissent souvent et nous ne somme pas toujours d'accord – cela pourrait être excitant d'imaginer un manifeste ensemble.

Ca pourrait être une collaboration ? – demande-je à Daniel.

Oui, oui - m'avais t'il répondu.

Grand était mon étonnement quand après avoir expliqué toute l'affaire à Paolo, il ma dit : Ah non, non, ça ne m'intéresse pas du tout, je n'ai pas besoin de manifeste pour travailler avec toi. Je produis des formes ça me suffit pour le moment.

Ne voulant pas baisser les bras, je me suis mise à la recherche des raisons pour lesquelles l'idée de manifeste paraissait obsolète ou du moins difficilement imaginable à Paolo.

C'est là que le livre de Jean-François Lyotard *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir au XXe siècle*, paru en 1979 chez les Editions de Minuit à Paris, m'est tombé entre les mains.

J'apprenais que c'est la fin des grands récits et la crise du discours qui ne permettent plus à l'homme postmoderne de s'offrir une conception unifiée et cohérente du monde (la voilà la raison!). Que le discours de la science n'est plus unique et ne vise pas non plus une finalité unique. Les discours sont pluriels, fragmentés, parfois contradictoires.

J'ai toute de suite fait part de ma découverte à Paolo, qui ne semblait pas plus enthousiaste.

- Je lisais *On the Origin of Species by Means of Natural Selection, or the Preservation of Favoured Races in the Struggle for Life* de Charles Darwin publié en 1859, et trouvable chez Flammarion sous le nom de *L'origine des espèces*.

Tu connais Banksia ?

Le *Banksia integrifolia* est une plante originaire d'Australie, largement répandue tout le long de la côte orientale depuis l'État de Victoria jusqu'au Queensland central. Elle est morphologiquement très variable, mais se rencontre le plus souvent comme un arbre pouvant atteindre 25 mètres de haut, il peut être plus petit dans des zones exposées.

Voici son fruit.

La première collecte botanique de *Banksia integrifolia* fut réalisée par Sir Joseph Banks et Daniel Solander, naturalistes à bord de l'Endeavour lors du premier voyage de James Cook dans l'océan Pacifique en août 1768 – juillet 1771.

L'Endeavour était un petit trois mâts armé de 6 canons, mesurant seulement 35 m de long sur 9 de large, pour un effectif de 94 personnes. La Royal Society et la Royal Navy projetèrent une expédition autour du monde pour observer le transit de la planète Vénus devant le Soleil afin de mesurer la distance entre la Terre et le Soleil. La Société royale avait déterminé Tahiti comme un des lieux d'observation les plus favorables. Cette île venait d'être découverte par Wallis qui y avait séjourné en juin-juillet 1767.

Le capitaine Cook aux commandes de l'Endeavour appareilla de Plymouth en août 1768. Il avait réussi à entasser, sur un espace très restreint du bateau les 94 personnes dont 11 du personnel scientifique dont Daniel Solander et Herman Spöring comme naturalistes, Alexander Buchan et Sydney Parkinson, peintres de paysages et d'histoire naturelle, deux métayers de son domaine de Revesby et deux domestiques noirs - 38 personnes décéderont durant le voyage, presque la moitié. De l'équipe scientifique survivront à ce voyage : Solander, les deux métayers, et Banks bien sûr. Le matériel était fait de nombreux outils pour prélever les spécimens : filets, hameçons, d'ouvrages scientifiques pour les identifier, de produits pour les conserver et les stocker.

Le 28 avril 1770, l'Endeavour jeta l'ancre dans une baie située au sud de l'actuelle Sydney, au sud-est de l'Australie nommée à l'époque Nouvelle Hollande. Cook la nomma Botany Bay - "baie de la botanique" parce que Banks, Solander et Spöring y collectèrent une grande quantité de plantes.

Parmi des milliers de spécimens, les premiers échantillons d'un nouveau genre qui sera baptisé plus tard Banksia en l'honneur de Banks. À bord, Parkinson s'affaire à les dessiner : en 14 jours, il en fit 94 esquisses rapides.

Banks note dans son journal du 29 mai 1770 : « Il y avait en général des myriades d'insectes, en particulier de papillons : l'espace en était merveilleusement plein à craquer, on ne pouvait tourner les yeux dans n'importe quelle direction sans en voir des millions, et même les branches et rameaux étaient couverts par des individus posés ; nous en ramassâmes autant que nous pûmes, en les assommant à coup de chapeau ou de n'importe quel objet qui nous tombait sous la main ».

Le 11 juin 1770, le L'Endeavour en direction du nord heurta un banc de la Grande barrière de corail et faillit sombrer. Cook et ses officiers ne perdirent pas leur sang froid et réussirent de justesse à ramener le navire sur la côte - près de l'actuelle Cooktown, Queensland. Durant les sept semaines que prit la réparation de l'avarie, Solander et Banks en profitent pour aller herboriser et tirer de nombreux oiseaux.

Ainsi ils découvrent un animal de la taille d'un chien de chasse avec une longue queue.

« Rien de ce que j'avais vu jusque là ne lui ressemblait » note Banks dans son journal le 25 juin, « Nous avons la surprise de voir qu'au lieu d'aller sur ses quatre pattes, il n'en utilisaient que deux, pour faire d'énormes bonds comme une gerboise ».

Le 14 juillet le second lieutenant tua un animal avec deux très petites pattes avant et deux énormes pattes arrière. Sans plus de considération pour la découverte, il fut préparé pour le dîner et se révéla, dit-il « une excellente viande ».

Finalement le 29 juillet, le chien de Banks attrapa un animal semblable de petite taille. La fourrure fut prélevée pour être conservée.

Au retour de l'Endeavour en Angleterre en juillet 1771, les spécimens de Banks furent intégrés dans son herbier de Londres et des artistes furent employés pour reproduire à l'aquarelle les esquisses de Parkinson. Banks projetait de publier toute sa collection sous le titre de « Banks' Florilegium », mais pour diverses raisons le projet ne fut jamais achevé. Il fallut attendre dix ans avant que la première des espèces de Banksia soit officiellement publiée par Carl von Linné le Jeune (le fils du célèbre systématicien) dans son ouvrage *Supplementum Plantarum* en avril 1782. Linné le Jeune distinguait les espèces par la forme de leurs feuilles et les nomma en fonction de ce critère. Ainsi l'espèce dont les feuilles ont le bord du limbe entier reçut l'adjectif spécifique *integrifolia*, formé sur les termes latins *integer*, qui signifie « entier », et *folium* signifiant « feuille ». Le nom complet de l'espèce est par conséquent *Banksia integrifolia*.

Mais la particularité de Banksia réside dans la stratégie que la plante a développé pour s'adapter à un environnement où les feux de broussailles sont courants – elle libère ses graines en réponse à un incendie.

La fréquence et l'intensité des feux de brousse sont des facteurs importants pour la santé des peuplements des plantes.

L'intervalle idéal entre deux incendies varie d'une espèce à l'autre, mais se situe en général autour de vingt ans. Si les feux de brousse se produisent trop fréquemment, les plantes sont éliminées avant d'avoir atteint l'âge de fructification ou avant d'avoir produit un stock de semences suffisant. Cela peut entamer sérieusement, voire éliminer, des peuplements dans certaines régions. Des intervalles de temps plus longs entraînent aussi une réduction des populations, du fait que plus de plantes disparaissent de mort naturelle entre deux incendies.

Contrairement à d'autres *Proteaceae*, les Banksias ne libèrent pas leur graines lorsqu'ils meurent et les plants morts libèrent habituellement beaucoup moins de graines en réponse à un feu que ne le font des plants vivants, de sorte que de longs intervalles entre incendies provoquent un gaspillage de semences.

L'intensité des incendies est également importante. Si un feu n'est pas assez intense pour provoquer la libération des graines, alors l'intervalle efficace entre les émissions de graines sera encore augmenté par le manque de combustible. Les intervalles entre feux ne sont pas critiques pour les repousses, les adultes en général survivent aux feux. Par contre, les feux éliminent les jeunes plants. Ainsi des incendies trop fréquents limitent la génération de nouveaux adultes et les peuplements déclinent.

Ok, dans ce cas je propose « Le Canard » de Long Island,

c'est une maquette d'architecture, qui fait référence à un autre livre - *Learning from Las Vegas (L'enseignement de Las Vegas, ou, Le symbolisme oublié de la forme architecturale)*, un ouvrage réalisé collectivement par Robert Venturi, Denise Scott Brown et Steven Isenour et publié en 1972.

Les auteurs proposent une nouvelle manière d'être révolutionnaire en architecture – s'intéresser à la ville telle qu'elle est :

« Etudier le paysage existant est pour un architecte une manière d'être révolutionnaire. Pas à la manière trop évidente qui consisterait à détruire Paris et à le recommencer comme Le Corbusier le suggérait vers 1920, mais d'une manière plus tolérante : celle qui questionne notre façon de regarder ce qui nous entoure. »

Loin de la *tabula rasa* des avant-gardes et *un monde nouveau à construire*, cette méthode est directement comparable à celle de Rem Koolhaas dans le *New York Délire : Un Manifeste rétroactif pour Manhattan* publié six ans plus tard, en 1978.

Dans les deux cas, la ville était acceptée en tant que fait, dans son existence réelle, les architectes l'abordent en lecteurs ou interprètes d'un phénomène urbain existant, auquel ils font appel « rétroactivement » comme point de départ pour la constitution d'une théorie urbanistique.

- Je relisais *Complexity and Contradiction in Architecture*, de Robert Venturi publié à New York par le Museum of Modern Art, 1966, en français *De l'ambiguïté dans l'architecture* chez Dunod.

Un manifeste en faveur d'une architecture équivoque, la bible du mouvement postmoderne, une doctrine, ou un plaidoyer pour la complexité des formes en architecture et la pluralité de leurs fonctions. Sans doute.

Mais on peut aussi s'en servir comme d'un outil magique qui permet de découvrir à travers le phénomène du « à la fois » de l'élément à double fonction, qu'un objet architectural apparemment simple puisse en comporter plusieurs et se donner ainsi comme complexe, simplement.

La rencontre de ses deux formes – un fruit et une maquette d'architecture - nous paraît belle et complexe. Et comme Paolo pense que les formes suffisent, ceci est notre manifeste.